

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean MASSIN

Broceliande

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 5-8

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

BROCELIANDE

Sous ce titre, le poète Jean Massin offre à ses amis suisses un recueil de poèmes où il veut « montrer l'union intime des deux règnes, naturel et surnaturel, et parfois au moyen de cette échelle admirable, ni angélique ni humaine, qui n'est point du tout païenne, mais *pleine de grant et mystique senefiance, les fées* ».

Nous en publierons quelques-uns au fur et à mesure que l'espace nous le permettra.

I

Harassé par la route ardue, j'étais entré dans la forêt de Brocéliande, la merveilleuse, la divine forêt, aromatisée du parfum des fées, où l'œil perçoit le halo lumineux de leurs chevelures de soleil, au travers de la frondaison brune.

Mais je ne les avais pas vues, ignorant encore de leur puissance.

Je pénétrai donc au cœur de la feuillée, le visage cinglé des petits rameaux que courbait mon passage, cassant les bois morts d'un pied appesanti par la fatigue.

Las, je m'assis au pied d'un grand chêne dont le manteau vert frissonna soudain dans le vent, comme saisi d'un spasme, et je m'y endormis.

Je fus réveillé par le bruit enchanteur d'un chuchotis de voix argentines auxquelles donnait le ton la fraîche roulade d'un oiseau inconnu.

Je rouvris les yeux, et je vis devant moi trois Fées.

Elles étaient drapées en de longues tuniques blanches, vaporeuses et légendaires ; parmi leurs chevelures de soleil embaumaient des fleurs ineffables, sans doute écloses en de féeriques jardins.

La première s'avança vers moi.

« Tu es entré dans notre domaine, enfant stupide, créature mortelle ; ne savais-tu pas que le merveilleux bois ne charme aucun homme impunément, et qu'à nul il n'est donné de violer son mystère ? »

Et comme je me taisais, martyrisé par la contemplation enivrante et capiteuse de l'inabordable beauté,

« Cherche partout la vertu »,

Et sa main belle et grande, sa main brunie aux muscles puissants pesa fortement sur mon front craintif.

Et je sentis ma Bête se lever, et poignarder avec une férocité plaintive l'Ange soudain révélé.

La seconde, courroucée, poussa vers moi la nudité nerveuse de son pied mince.

« Aime tes semblables »,

Et sa main longue et frémissante, aux doigts lancinants, marqua mon cœur de ses ongles irrités.

Et je sentis sourdre en moi, telle une marée irrésistible, le long sanglot de l'humanité cascasant sur mon âme en deuil.

La troisième m'enveloppa du charme de ses yeux, de ses larges yeux irradiés d'Esprit.

« O mes sœurs, s'il n'est pas permis à cette créature mortelle de séjourner à l'ombre de nos chênes, n'était-ce pas un châtement suffisant de lui en laisser la mémoire, la radieuse et torturante mémoire ? Mais je le prendrai en pitié. Enfant, je te donne le bien merveilleux sans lequel rien d'autre n'est pur, je te laisse le don merveilleux et mystique que tes semblables stupides ont nommé l'Art. Connais l'Harmonie dans la Gloire du Seigneur. »

Elle avança sa main lumineuse et pure, sa main immaculée et frêle, et la posa tendrement sur mes

lèvres ; et je sentis le parfum de sa chair immortellement jeune s'enfoncer lourdement, précieusement en mon cœur féerique.

Et lorsque je m'éveillai de mon rêve, il ne restait plus en moi que la Beauté, la Vertu, et l'Amour, parmi la myrrhe fraîche de ma souffrance, de ma Joie douloureuse qu'embaumait la douceur du baiser à la Fée.

II

Je t'ai trouvée en moi, ô ma Ferveur,
Blottie sous les rocs, à l'abri des tempêtes vaines,
Des ouragans qui brisent la surface des êtres
Sans effleurer les troncs robustes et l'essence première,
Ainsi qu'une vierge endormie au cœur de la forêt,
Les cheveux épandus sur la mousse, la lèvre arquée
au coin d'un sourire,
Tenant dans tes doigts joints un bouquet de pervenches.

Je t'ai vue, et je me suis apaisé, et de nouveau a régné
en moi le calme ;
Je me suis approché, pour t'éveiller j'ai baisé ton
front ;
Tu te levas, tu mis ton poignet pur dans ma paume,
Tu partis et je te suivis, tu chantas et j'accompagnai
ton chant de mes notes victorieuses,

Et dès lors à ta suite je conquis le monde et la Joie
qui est tienne,
Guidé seulement par ce bras docile et conducteur
Et - si tu tournes la tête pour revoir ton compagnon -
Par ce sourire éternel et serein de tes prunelles
Lumineuses ainsi qu'un envol d'oiseau vers le soleil.

III

A l'ombre des glycines qui grimpent le long de la grille,
J'enfouis ma Joie sur ce papier que troue curieusement un soleil matinal.
Dans la cour de la ferme, une poule chante indéfiniment,
Et le cri enroué du coq répond par intervalles graves.
Le couan-couan des canards vient en se dandinant de la mare.

O mon bonheur ! il est inutile de vouloir te fixer
Sur ces quelques lignes qu'une force inégale m'a fait écrire !
Voici que la profondeur chantante des cantiques du ruisseau
Qui coule parmi les fleurs nous incite à l'éclat de la Louange.
Viens là-bas nous délivrer de cet hosannah frissonnant,
Fraternel au murmure du vent parmi le luth des frênes !

Nous allons chanter sous le bouquet des ormes
- Les violettes sentiront bon sur le sol, et l'odeur
Fervente des acacias lointains nous parviendra par l'air ivre d'aurore ?
Et tant pis pour le gamin qui passera par là,
Faisant l'école buissonnière et se vautrant dans l'herbe,
Et qui entendra chanter à pleins poumons
Non pas un des airs de danse à la mode au village
Mais le Magnificat éperdu de la Vierge de Nazareth !

Jean MASSIN